

# Empire et civilisation en Europe : temps long ou temps lent? Une lecture braudélienne d'Ibn Khaldûn<sup>1</sup>

Traian Sandu\*

## Résumé :

A partir de quelques notations de Fernand Braudel sur Ibn Khaldûn dans *La Grammaire des civilisations*, je montre que le penseur arabe a pu être une des inspirations de l'historien des *Annales*. Le temps long des invariants structurels de Braudel minore le temps rapide (politique, souvent guerrier), des changements de régime. Ce n'est pas forcément le temps lent, mais, selon l'expression de F. Braudel lui-même, l'« histoire monotone ». Comment ne pas le rapprocher de cette rive sud de la Méditerranée qu'étudie Ibn Khaldûn, où la cyclicité des dynasties se dévide également autour d'un empire immobile porteur d'une civilisation ?

**Mots clés :** Braudel, Ibn Khaldûn, temps long, civilisation, empire.

Lorsque Simona Modreanu m'a fait l'honneur de m'inviter pour cette thématique drôle et intéressante comme d'habitude, j'ai pensé que l'historien avait quelque chose à dire sur le rythme du temps, en sachant qu'il était loin d'être le seul. Il doit d'ailleurs à ses collègues littéraires et des autres sciences sociales, ainsi que de la philosophie de l'histoire, du sujet et des phénomènes, une interrogation fondamentale sur ce matériau qui constitue pourtant le cadre a priori de sa discipline. Ce n'est évidemment pas sur ce terrain conceptuel que je m'engagerai, pas plus que sur la question du traitement de la lenteur dans la modernité européenne avec la stigmatisation chrétienne de la paresse et l'accélération des échanges capitalistes : je renvoie au livre de Laurent Vidal (*Les Hommes lents. Résister à la modernité, XVe-XXe siècle*, Paris, Flammarion, 2020, 306 p) où on traite, entre autres, des colonisés et des esclaves païens, puis des ouvriers saboteurs.

Mes recherches passées pourraient davantage m'inscrire dans la suite prestigieuse d'un Paul Virilio et son livre qui a fait date, *Vitesse et politique*, (Paris, Ed. Galilée, 1977, 160 p), avec la modernité fasciste de la vie rapide, mécanisée et violente d'un Marinetti que les tenants des théories modernes du totalitarisme (surtout fasciste, comme Zygmunt Baumann, Emilio Gentile et Roger Griffin entre autres), ont formalisées et illustrées. J'ai par exemple écrit un article il y a une douzaine d'années intitulé : « Le fascisme, révolution spatio-temporelle chez les Roumains », dans *Vers un profil convergent des fascismes ? « Nouveau consensus » et religion politique en Europe centrale*, Paris, L'Harmattan, coll.

---

<sup>1</sup> présentation dans le colloque international des XXVI Journées de la Francophonie de Iași sur le thème de *La Lenteur*, les 20-21 mai 2022.

\* Professeur dr., Université-Paris III, Sorbonne Nouvelle, France, email: traian.sandu@sorbonnenouvelle.fr.

Cahiers de la Nouvelle Europe, 2010, 274pp, p. 217-230) : je me contenterai de vous citer seulement les deux extraits du jeune fasciste Emil Cioran que j'ai mis en exergue pour vous donner un avant-goût de l'importance de l'accélération du temps et du sentiment d'époque nouvelle ouverte par l'avènement de la jeune génération :

« *Toutes les grandes cultures sont nées d'un combat victorieux contre l'espace et le temps. ... Ne nous étant pas lancés dans le processus inconscient de la lutte contre l'espace et le temps, nous n'avons pas, nous autres Roumains, de physionomie propre.* » Emile Cioran, *La Transfiguration de la Roumanie*, Paris, L'Herne, 2009 (éd. originale, 1936)

« *Avant Corneliu Codreanu, la Roumanie était un Sahara peuplé.* »

Emile Cioran, « Le profil intérieur du Capitaine », discours radiodiffusé du 27 novembre 1940.

Bref, on retrouve les thèmes de toute l'Europe (et pas seulement) fasciste et messianique avec l'importance de l'accélération du temps comme réponse à la crise de civilisation consécutive à la Première Guerre mondiale. Mais j'éviterai cette solution de facilité, non pas que je ne serais pas tenté moi-même par la paresse, mais parce que j'ai choisi d'aborder mon nouveau thème de recherche autour de la notion d'empire.

Je m'interrogerai donc sur l'existence d'une temporalité spécifique de cette forme de gouvernement des hommes, plus particulièrement en Europe.

## **I – Immobilité de la civilisation et de l'empire chez Braudel et chez Ibn Khaldûn**

*A/ Temps long et temps lent dans les civilisations chez Braudel :*

Je me contenterai d'utiliser la synthèse commode de la *Grammaire des civilisations* (1<sup>ère</sup> édition 1963, ici Paris, Flammarion, 1993, 625 p.). Chez Braudel, les civilisations telles que nous les apercevons aujourd'hui représentent l'accumulation lente de traits particuliers sur une longue durée. Le temps long de la civilisation est donc celui, valorisant, que les historiens structuralistes lui attribuent, aux traits durables et caractéristiques qui la constituent.

Une deuxième temporalité est celle des grands cycles économiques que Braudel a trouvé chez le sociologue-économiste François Simiand, avant de les voir valider par Kondratieff.

Enfin, la troisième temporalité est celle que les historiens attribuent aux acteurs humains (essentiellement politiques), dévalorisés, car ils auraient cru vivre des événements dramatiques, alors qu'ils seraient insignifiants pour l'historien : c'est la faible amplitude de leurs actions par rapport à l'histoire de la civilisation qui leur donne un aspect de monotonie, à défaut de lenteur. Je cite largement, afin de rendre l'ampleur de la pensée de Braudel en matière de rythme des phénomènes historiques :

« La vie des nations, des civilisations, les comportements psychiques ou religieux ont assurément moins d'apparente immuabilité [que l'évolution du « monde physique qui nous entoure »], et pourtant des générations d'hommes se

succèdent, sans trop les altérer. Ce qui ne diminue pas, au contraire, l'importance de ces forces profondes qui s'incorporent à notre vie et façonnent le monde. [... A]lors qu'une histoire proche court vers nous à pas précipités, une histoire lointaine nous accompagne à pas lents. [...] Choisir, en effet, les grandes civilisations comme « cadres intelligibles » du monde actuel, c'est [...] nous inviter à réfléchir à une certaine histoire à respiration lente, de "longue durée". » (p.27)

Finalement, pour Braudel, toute la richesse des débats historiques se réduisait, à l'en croire, à une question de rythme, qui déterminait les divergences de points de vue :

« La multiplicité évidente des explications de l'histoire, leur écartèlement entre des points de vue différents, leurs contradictions mêmes s'accordent, en fait, dans une *dialectique* particulière à l'histoire, fondée sur la diversité des temps historiques eux-mêmes : temps rapide des événements, temps allongé des épisodes, temps ralenti, paresseux des civilisations. » (p.30)

#### *B/ Immobilité des empires, caducité des dynasties chez Ibn Khaldûn :*

La théorie de l'empire d'Ibn Khaldûn, un des initiateurs de la sociologie et de la géopolitique au XIV siècle dans les *Prolégomènes*<sup>2</sup> (de son ouvrage majeur, *Le Livre des exemples*), fait de l'empire un phénomène cyclique : des tribus guerrières périphériques (animées par une solidarité familiale et un esprit de corps agressif nommé '*asabiya*') se rendent maîtresses d'un bassin de population dense et riche, le désarment et lui imposent une fiscalité qui permet de concentrer la richesse spatialement (avec la construction d'une capitale somptueuse) et socialement (entre les mains de l'élite guerrière), mais aussi temporellement (avec une teinte anthropomorphe : une apogée, un déclin lent avec perte progressive de la capacité de domination militaire et une mort violente avec remplacement dynastique par un autre clan nomade frontalier, périphérique, barbare dans le langage gréco-romain, bédouin chez Ibn Khaldûn). Il y a donc une logique autodestructrice de l'empire au terme de trois ou quatre générations<sup>3</sup>.

Mais cette rapide péremption des dynasties suppose l'immobilité de l'empire ainsi conquis, parce que les nouveaux souverains brutaux et incultes prennent la place de l'ancienne dynastie sans toucher au potentiel productif de la société ou à son génie créateur, puisque l'empire n'oppose aucune résistance aux conquérants et les sert tout comme les précédents. Et puisque les nouveaux maîtres ont une très faible culture, ils se satisfont très bien de la précédente sans trop la modifier et assurent ainsi la continuité de la civilisation sur une longue durée.

---

<sup>2</sup> Ibn Khaldûn, *Discours sur l'histoire universelle. Al-Muqqadima*, Traduit de l'arabe, présenté et annoté par Vincent Monteil, Paris, Actes Sud, Sindbad, 1997, 1132 p.

<sup>3</sup> Repris de mon article : « Europe, l'empire impossible », in Dominique Château et Bruno Péquignot, *L'Europe, histoire et philosophie*, Paris, L'Harmattan, coll. Questions contemporaines, 2018, 148pp, pp53-70, ici p. 54. Voir aussi la présentation synthétique de la théorie du pouvoir chez Ibn Khaldûn dans la Préface de Monteil dans Ibn Khaldûn, *Discours sur l'histoire universelle. Al-Muqqadima...*, *op. cit.*, p. XXV. Et Ibn Khaldûn lui-même : « le prestige d'un lignage ne dure que quatre générations » (ibid., p. 211).

Ibn Khaldûn peut ainsi, comme Braudel cinq siècles après lui, distinguer entre traits essentiels, donc durables, des civilisations, et traits secondaires et éventuellement éphémères :

« la règle à appliquer pour discerner, en histoire, la vérité de l'erreur, en se fondant sur l'appréciation du possible et de l'absurde, consiste à étudier la société humaine, c'est-à-dire la civilisation. Il nous faut bien distinguer trois choses : ce qui est inhérent à l'essence et à la nature de la civilisation ; ce qui est accidentel et négligeable ; ce qui n'a rien à voir avec elle. »<sup>4</sup>

Donc comme chez Braudel, la puissance relative du trait ralentit le rythme de l'événement. En précisant la succession des périodes, il suggère que le pouvoir passe de clan en clan au sein de la même nation, jusqu'à ce qu'une grande révolution change la nation :

« Le temps qui passe use les fondateurs du pouvoir. [...] Mais, à ce moment-là, l'esprit tribal d'un autre clan (de la même nation) est fort et ne peut être brisé : leurs armes sont victorieuses. [...] Ensuite, ils passent par les mêmes expériences que leurs prédécesseurs, avec les autres clans qui demeurent éloignés du pouvoir. [...] Il en est ainsi jusqu'à ce qu'un grand changement se produise dans le monde : conversion d'une communauté religieuse, déclin d'une civilisation, ou tout autre effet de la volonté divine. »<sup>5</sup>

Ceci revient donc à indiquer les moments de rupture de la monotonie des événements politiques de faible envergure et le changement historique d'ampleur par le changement de régime politique – qui n'est donc pas un simple changement de dynastie. Ce changement correspond ainsi à un changement social puissant puisque, comme nous l'avons vu, l'objet d'étude de l'historien est « la société humaine, c'est-à-dire la civilisation ». Malgré son rationalisme, Ibn Khaldûn apparente cette rupture civilisationnelle à un « effet de la volonté divine », donc à un phénomène social dont l'ampleur dépasse la simple causalité des décisions politiques habituelles. Il s'agit donc bien d'une temporalité qui, comme chez Braudel, dépasse les simples actions humaines.

En somme, les deux notions développées, à six siècles de distance, pas ces deux historiens marqués par l'influence de la sociologie, la civilisation et l'empire, sont en réalité très proches par leur ampleur chronologique (la longue durée), thématique (globalité) et géographique (grands ensembles). La brève section/conclusion qui suit n'a donc rien d'étonnant, puisque dans la section concernant l'Europe, Braudel assimile, comme Ibn Khaldûn, empire et civilisation dans un passage sur l'Eglise chrétienne sauvant la civilisation romaine après les invasions barbares : « Au moment de ces désastres du Ve siècle, elle [l'Eglise] s'affirme comme l'Empire même, comme la civilisation même du monde antique

---

<sup>4</sup> Ibn Khaldûn, *ibid.*, p. 59.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 226-227.

qu'elle a assumée et qu'elle sauvera d'une certaine manière, en se sauvant elle-même. » (p. 376)

*C/ Hommage de Braudel à Ibn Khaldûn :*

Braudel le cite deux fois, une première brièvement, une seconde fois en lui apportant un hommage appuyé et en suggérant la proximité, voire l'anticipation, d'une pensée :

« En tout cas, c'est dans ce climat général de malheur, de pessimisme noir que se comprend la pensée hautaine d'Ibn Khaldoun, en ce que l'on veut y voir, non sans raison, le dernier géant de la pensée musulmane. Historien (et nous dirions aujourd'hui "sociologue") d'origine andalouse, mais né en Tunisie en 1332, il aura connu une vie mouvementée de diplomate et d'homme d'Etat, à Grenade, Tlemcen, Bougie, Fez, en Syrie ; pour finalement mourir comme *cadi* au Caire, en 1406, une année après Tamerlan, auprès de qui il avait été envoyé comme ambassadeur. »

« La vaste compilation historique qu'il a laissée, le *Kitab El-Ibar*, traite de façon originale de l'histoire des Berbères. Une introduction la précède qui a été traduite en français au XIX<sup>e</sup> siècle sous le titre de *Prolégomènes* : c'est, à elle seule, une œuvre maîtresse, un essai de méthodologie et de *sociologie* de l'histoire musulmane, prise en son entier. »<sup>6</sup>

Pourtant, cette belle convergence autour des notions d'impact méthodologique de la sociologie sur l'histoire et d'ambition globale d'une appréhension de la civilisation sur la longue durée, se trouve limitée dans le cas de l'Europe par plusieurs approches, parfois issues de la réflexion même de Braudel.

## **II – L'empire impossible en Europe : le morcellement spatial compromet-il la longue durée ?**

Je reprendrai ici certaines sections d'un bref essai bibliographique qui porte le même nom et qui conclut, comme son nom l'indique, à l'impossibilité de surmonter le morcellement étatique et, finalement, national du continent européen pour l'unifier.

Pourtant, nous avons vu que l'Empire était censé porter le mieux le fait civilisationnel par sa taille – espace –, par sa prétention à la durée – les mille ans d'Hitler, les dix mille ans des empereurs chinois, les éternités néolibérale et communiste avec chacune sa fin de l'histoire – donc, finalement, par le prestige lié à ces deux coordonnées de l'espace et du temps. Toutefois, la communauté de civilisation que chacun des constructeurs d'empire doit reconnaître, ne serait-ce que pour légitimer cette construction, est impossible en raison de la lutte Empire-Etat qui marque l'histoire de l'Europe.

---

<sup>6</sup> Braudel, *op. cit.*, p.121.

Le spécialiste d'Ibn Khaldûn Gabriel Martinez-Gros montre l'exception européenne, sans l'expliquer totalement. Dans le cadre théorique d'Ibn Khaldûn, par exemple, l'Athènes classique est un *monstrum*, car elle compte une population de citoyens producteurs et combattants à la fois (même si les métèques et les esclaves fournissaient le gros du travail). Certes, Rome correspond à la définition khaldûnienne, mais Gabriel Martinez-Gros rappelle que la conquête de l'empire a commencé sous un régime républicain militarisé et égalitaire, que ce régime est resté dans l'imaginaire des citoyens de l'Empire même quand la fonction militaire les eût quittés pour être déléguée aux professionnels et aux barbares des frontières, et que c'est avec mépris et une conscience de déclin que les auteurs romains considéraient les citoyens réduits au *panem et circenses*<sup>7</sup>.

Mais après sa chute, entre le VI et le XIV siècles (et malgré l'épisode carolingien), l'Europe ne connaît plus de domination impériale fondée sur l'impôt et le désarmement :

« Après le XI siècle [... i]l se produit l'impensable : une population nombreuse, une civilisation urbaine émergent entre le XI et le XIII siècle hors de la contrainte exercée par un Etat central despotique, hors de l'impôt. »<sup>8</sup>

Son corollaire s'impose de façon tout aussi incompréhensible dans un schéma khaldûnien : les producteurs sont aussi des guerriers. Les efforts de distinction de la noblesse et la tripartition de Dumézil entre *oratores*, *bellatores* et *laboratores* ne résistent ni au mouvement des Chartes et aux libertés accordées aux roturiers, ni à la massification des armées lors de la guerre de Cent ans. Nous y reviendrons bientôt en affinant les grandes divisions de l'Europe.

### *B/ Une explication braudélienne : David Cosandey*<sup>9</sup>

C'est un physicien à l'origine, qui applique des calculs mathématiques à la géographie, ce qui peut prêter bien sûr à des reproches de déterminisme et de finalisme, mais qui reprennent aussi certaines théories éprouvées de géopolitique et de F. Braudel.

Deux types de causalités fondamentales expliqueraient la supériorité des progrès scientifiques et techniques accomplis par l'Occident européen.

1/ d'abord un « système d'Etats stable et prospère », en raison d'un grand nombre d'Etats concurrents, qui évitent le modèle impérial débilisant à terme. Cet équilibre permet donc, d'une part, d'éviter une hégémonie durable, d'autre part de pratiquer des échanges intenses de biens, de personnes et d'informations, qui stimulent une croissance économique ininterrompue après le XI siècle. Braudel avait déjà relevé cette configuration heureuse.

---

<sup>7</sup> *Ibid.*, p183.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p23.

<sup>9</sup> David Cosandey, *Le secret de l'Occident. Vers une théorie générale du progrès scientifique*, Paris, Flammarion, coll. Champs, 2007, 864 p (1<sup>ère</sup> édition : 1997).

Le subcontinent européen est rythmé par des isthmes et isolant donc quelques moyennes masses entre les goulots et les rétrécissements péninsulaires, qui ménagent des espaces propices au développement d'Etats multiples.

2/ la spécificité de D Cosandey réside dans le concept de « thalassographie articulée », l'interpénétration des terres et des mers, de l'échelon de la péninsule européenne elle-même jusqu'à celui des petites baies abritant des activités liées à la mer. Ces interfaces permettent à la fois la fermeture et l'ouverture des Etats du système, la protection et les échanges : « la mer est le milieu par excellence du commerce, la terre celui de la guerre »<sup>10</sup>, d'où l'absence d'empire au sens du tout ou rien de la guerre (Mongols, Hitler).

Il y a donc une sorte de piège méthodologique autour de l'approche braudélienne de l'Europe : la méthode de la longue durée et du structuralisme civilisationnel est bien mieux adaptée aux empires afro-asiatiques qu'à l'Europe morcelée en Etats rationnels puis nationaux. Braudel lui-même le reconnaît implicitement et explicitement. Lorsqu'il avance que la liberté est le maître mot de la civilisation européenne<sup>11</sup>, cela implique une évolution rapide et tourmentée des sociétés redevable d'une méthode historique qui prenne en compte des changements en profondeur assez rapides liés aux conflits autour des statuts et des situations inenvisageable dans la théorie d'Ibn Khaldûn d'une société désarmée et passive : « le problème qui surgit le plus fréquemment, à la fois **dans le temps et dans l'espace** [...] est celui de *la*, ou mieux *des* libertés européennes »<sup>12</sup>.

Explicitement, Braudel rappelle dès l'introduction la multiplicité des civilisations nationales, issues des grands traits de l'Europe en tant que « péninsule asiatique », structurée par une « *opposition entre Est et Ouest, entre Nord et Sud* » (« Ces différences, de toutes natures, portent sur les hommes, sur les nourritures, les appétits, voire sur l'ancienneté variable des civilisations en place. » p. 348) qui, « autant qu'à la géographie, tiennent à des causes historiques », essentiellement religieuses (avec les clivages entre catholicisme et orthodoxie et entre catholicisme et protestantisme), donc politiques.

Bref, une méthode structuraliste qui privilégie le temps long n'est possiblement pas la mieux adaptée à appréhender les traits structurant la civilisation non-impériale ouest-européenne, de l'aveu même de son promoteur. A moins que, de façon à peine paradoxale, ce soit les sociétés les plus dramatiquement évolutives qui mettent le mieux en valeur les traits durables des civilisations. Il faut alors s'entendre sur le degré plus ou moins fondamental de

---

<sup>10</sup> *Ibid.*, p509.

<sup>11</sup> « Le destin de l'Europe a été commandé, de bout en bout, par le développement obstiné de libertés particulières, de franchises, qui sont autant de privilèges réservés à certains groupes : les uns étroits, les autres larges. Ces libertés s'opposent souvent, s'excluent même les unes les autres. » « Bien entendu, il n'a pu être question de ces libertés que lorsque l'Europe occidentale a été constituée en tant qu'espace homogène, en tant que maison à l'abri. Pas de maison défendue, alors pas de libertés possibles. Les deux problèmes n'en font qu'un. » (*ibid.*, p. 349)

<sup>12</sup> *Ibid.*, p.357 ; les italiques sont de Braudel, les gras sont de moi.

l'étude historique, et Braudel concède bien volontiers, comme nous l'avons vu précédemment, une lecture multi-niveaux du rythme historique correspondant à « la diversité des temps historiques eux-mêmes : temps rapide des événements, temps allongé des épisodes, temps ralenti, paresseux des civilisations. » (p.30)

Un bref texte de lui, sa préface au non moins bref et très suggestif livre de Jenő Szűcs, *Les Trois Europes* (Paris, L'Harmattan, 1985, 128p), nous permet de délimiter au sein de l'Europe cette poly-rythmie, à la partie occidentale et centrale du continent.

*B/ La tripartition européenne et la poly-rythmie différenciée de l'histoire européenne (Jenő Szűcs<sup>13</sup>)*

Je rappelle d'abord la thèse principale du livre. Le critère discriminant entre Europe occidentale, centrale et orientale est la séparation entre pouvoirs politique et religieux.

Lorsque celle-ci est assurée, le pouvoir politique perd son autorité transcendante et permet l'épanouissement de la libre initiative au sein de la société civile. *L'Europe occidentale* a ainsi bénéficié de la querelle du Pape et de l'Empereur : les deux entités à prétention globale se sont disqualifiées mutuellement (la parole impériale n'est plus parole d'évangile au sens propre). L'Europe occidentale a ainsi connu une autonomie jusqu'au bas de l'échelle sociale, ménageant même à sa paysannerie une possibilité de gestion des affaires locales : c'est le mouvement des chartes qui codifie les libertés à partir du XIV siècle. Remarquons que ces « libertés » sont aussi celles de lever des impôts locaux et d'assurer la défense armée et la police de la ville, voire du village, donc d'une violence légitime wéberienne décentralisée qui est une totale hérésie dans la définition de l'empire d'Ibn Khaldûn.

Les effets en ont été l'émancipation paysanne avec la fin précoce et définitive du servage, le développement de la vie urbaine et de l'esprit d'initiative bourgeois, avec les retombées intellectuelles et artistiques de la floraison des universités et l'ouverture des baies gothiques à la lumière, donc à la lecture et à l'intelligence des textes sacrés, en attendant leur critique. En matière de gouvernement, cet espace a généré des régimes politiques légitimes et forts, car ils favorisaient l'ajustement plus ou moins pacifique des divers intérêts sociaux au sein d'un État qui profitait de la liberté qu'il savait accorder à la société civile.

Ces bienfaits de la liberté, *l'Europe médiane* – de la Baltique à l'Adriatique, comprenant donc la Pologne, la Bohême, la Hongrie avec la Transylvanie, la Slovénie et la Croatie actuelles – les a réservés à son élite nobiliaire pléthorique, avec l'instabilité que de trop grandes libertés aristocratiques infligeaient aux États et la faiblesse consécutive à l'égard des grandes puissances environnantes. L'Etat aristocratique, qui réservait les libertés et la violence militaire à ces élites

---

<sup>13</sup> Jenő Szűcs, *Les Trois Europes*, Paris, L'Harmattan, 1985, 128p, préface de Fernand Braudel.

pléthoriques, était alors menacé et par les monarchies plus populaires de l'ouest, et par les empires autocratiques de l'est. Les partages de l'Etat polonais miné par le *liberum veto* aristocratique et la débandade à Mohacs de l'aristocratie hongroise lâchée par une population asservie sont les marqueurs de cette frontière intra-continentale délimitant l'Europe centrale.

En effet, *l'Europe orientale et balkanique* orthodoxe et musulmane aurait connu la soumission de la société au pouvoir suprême de l'Empereur - chef des croyants, qu'il s'appelât basileus byzantin, sultan ottoman ou tsar russe : même les élites y étaient soumises au bon vouloir sclérosant du sommet et ont privé ainsi les régions est et sud-est européennes d'une synchronie de développement avec le reste de l'Europe. Seules les diasporas commerçantes des juifs, aroumains ou grecs contribuaient à désenclaver des sociétés agraires qui connaissaient une domination impériale proche du modèle khaldûnien.

Finalement, si la poly-rythmie est cantonnée à l'ouest et un peu au centre de l'Europe, peut-on encore suivre Braudel dans son analyse de l'histoire lente de la civilisation ? Que les sociétés civile et politique soient disjointes, cela induit-il la lenteur de la civilisation occidentale, alors que l'effervescence sociale d'une part, l'autorité de l'Etat de l'autre s'entremêlent pour bouleverser l'histoire européenne avec la Révolution française ? Il le reconnaît d'une certaine façon dès sa préface à Szücs :

« Tout aussi explosive, cette phrase ramassée, cette fois due à l'auteur seul : "En Occident, les Lumières étaient déjà l'affaire de la société et non de l'Etat." [...] Autant dire qu'il n'y a pas, dans cet essai au souffle long, que des frontières territoriales. Il y a aussi des frontières sociales... Méfiez-vous donc de croire ce livre trop simple. »

Sage avertissement, que Braudel adresse sans doute en partie à lui-même ! Car si la société porteuse des structures de la civilisation donc redevable du temps lent est en réalité à la manœuvre des révolutions issues des Lumières, en quoi est-elle encore redevable d'une histoire du temps long et lent ? Une fois de plus, le meilleur critique d'un temps lent européen est Braudel lui-même : « La vie spirituelle et intellectuelle de l'Europe est sous le signe violent du changement. Elle aime, elle crée les ruptures, les discontinuités, les orages, à la recherche sans fin d'un monde meilleur. » (p.374)

### **Conclusion : l'impossible lenteur de la « civilisation européenne »**

Donc finalement, en Europe le temps lent est surtout le temps cyclique de l'éternel retour de l'empire impossible (que j'appelle le Sisyphe impérial) : il donne l'impression d'un temps rapide (dramatique, souvent guerrier), mais en réalité, il s'agit de la répétition du même schéma (défaite du projet impérial dans l'espace européen) : ce n'est pas forcément le temps lent, mais, selon l'expression de F. Braudel lui-même, l'« histoire monotone » (p. 455).

Bref, en Orient, c'est la cyclicité des dynasties (autour d'un empire immobile) ; en Europe, c'est la cyclicité des tentatives impériales (autour des Etats nationaux/ populaires/ rationnels immobiles).

Donc il ne s'agit pas de piéger Braudel ou de le mettre devant je ne sais quelle contradiction de son approche qu'il nuance suffisamment lui-même pour ne pas nous en donner l'occasion, mais néanmoins, ce détour par l'analogie entre civilisation européenne multinationale de Braudel et civilisation impériale afro-asiatique d'Ibn Khaldûn a permis, je crois, d'accélérer la lenteur de la longue durée braudélienne en contexte européen. Bref, temps long plutôt que temps lent.

Et dans un contexte roumain, la seule problématique pertinente reste : *Moiești-s posmagii ? That is the question !*